

Jacques Borsarello

Concert champêtre

nouvelles

*Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Région Rhône-Alpes*

SYMÉTRIE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-13-5

dépôt légal : juin 2013

© Symétrie, 2013

Crédits

illustration de couverture :

Jean Béraud (1849-1936), *La Sortie de théâtre*, crayon, encre noire et gouache, H. 0,565 m. ; L. 0,720 m. Paris, musée d'Orsay, musée du Louvre © R.M.N. – Grand Palais (musée d'Orsay) – Jean-Gilles Berizzi

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage :

Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 061345147

Essarts

« Où suis-je ? Quel est ce bruit ? J'ai fait un mauvais rêve.

— Ah ! Tu es réveillé, enfin.

— Qu'est-ce que je fais là ? Mais qui es-tu toi ? Tu en as une drôle de forme, et cette couleur ! Mais, mais tu es nu !

— Attends de te voir avant de te moquer de moi. Regarde, là, dans le reflet de la vitrine. Oui, juste là, en face de toi.

— Ah ! Quelle horreur ! C'est moi ça ? Mais moi aussi je suis à branche ! Et qu'est ce que c'est que cette forme bizarre, qui m'a fagoté de la sorte ?

— Garde ton calme. Je vais tout t'expliquer, ne t'inquiète pas. On ne t'a pas mis à côté de moi par hasard. Je dois te mettre au courant.

— Au courant ?

— Oui, à la sève, si tu préfères.

— À la sève de quoi ?

— Tu comprendras tout, si tu me laisses placer une note.

— Une note ? Mais qu'est-ce que tu bruisses ?

— Oh là, là ! Mais tu es encore plein de nœuds toi. Attends quelques instants. Tout d'abord, dis-moi d'où tu viens.

— Euh ! Si j'arrive encore à m'en souvenir. Avec le peu de fibres qu'il me reste !

— Fais un effort, il t'en reste suffisamment pour que tout ton passé te revienne.

— Bon. Je crois que je suis né dans une belle forêt des Dolomites. Ça existe ?

— Oui, oui, j'y suis né moi-même.

— Ah ! Donc tu vois où ça se situe. Si je me souviens bien du dernier compte, cela fait exactement cent cinquante-quatre

Descendance

Dans l'histoire de notre métier, de nombreux récits sont devenus des légendes sans que l'on sache s'ils ont été réellement vécus ou fabriqués de toutes pièces afin d'embellir le passé. Nous aimerions croire à ces contes pour l'aventure qui va suivre et qui me fut rapportée par un ami violoniste dénommé Torow.

Nous étions en tournée. J'avais été engagé dans l'orchestre qui accompagnait les concertos que Torow jouait, en l'occurrence ceux de Paganini. Les déplacements de ville en ville se faisaient en autocar. Mon ami, malgré son statut privilégié de soliste, avait refusé le confort d'une voiture particulière avec chauffeur pour se mêler aux autres musiciens. Nous pouvions ainsi converser avec lui librement et sans réserve lors des longs trajets. Il avait toujours une anecdote à nous raconter sur son impressionnante carrière et prenait aussi plaisir à nous écouter, profitant de l'expérience de musiciens de terrain aux multiples casquettes que nous étions. On parla un soir du mystère Paganini, de sa vie tourmentée et aventureuse, de ses dons diaboliques et de son destin tragique. Après avoir écouté les remarques de certains de mes collègues plus ou moins informés des légendes courant sur le grand compositeur, Torow prit la parole et nous conta ce petit récit qui nous fit tous rêver.

Il y avait quelques années de cela, lors d'une longue série de concerts en Italie, Torow s'était ménagé une halte non loin de la belle ville de Naples. Les nombreux récitals qu'il venait de donner l'avaient épuisé : sonate d'Ysaÿe, partitas de Bach et caprices de Paganini composaient les programmes qu'il s'était imposés comme un défi. Torow s'était donc installé quelques

Mon ténor

Les séjours réguliers d'un musicien dans la fosse de l'un des plus grands orchestres lyriques français l'amènent, de toute évidence, à côtoyer le chœur de la grande maison, composé de chanteurs venus de tous les horizons. Il me fallut quelques années pour repérer et reconnaître sur scène certains éléments plus captivants que d'autres de ce microcosme.

Les observer soir après soir permet de découvrir une galerie de personnalités variées au sein de la multitude, du plus sobre au plus exubérant. Comme dans tous les groupes, il y a les sobres, les blasés, les vieux routiers passésistes, les prétentieux persécutés, mais aussi les joyeux drilles et surtout les passionnés.

Celui qui m'intriguait le plus était un jeune ténor dont Jonath, un de mes voisins de pupitre qui connaissait mon esprit observateur et curieux, disait en le voyant : « Tiens, voilà ton ténor ! » Pourquoi lui en particulier ? Peut-être parce qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'un de mes élèves. Mon œil captivé s'était attardé sur sa personne. Même taille, même silhouette, même prognathisme dont il usait sans retenue de manière à affirmer ses expressions.

Je me souviens exactement de l'instant où je le remarquai. C'était lors d'une représentation des *Contes d'Hoffmann*. Il remplissait, comme tous les choristes, une fonction de figurant, un inconnu indispensable parmi les autres, un faire-valoir des solistes. Cependant, au fil des soirs, je m'aperçus que, lors de certaines scènes, on ne voyait que lui. Ses mimiques, sa soif de paraître et de se fondre dans le rôle, si petit fût-il, son besoin de sortir de l'anonymat le poussaient à agir telle une véritable diva.

Le fils de l'habilleuse

Qui ne connaît pas Jean-Daniel ? Qui n'a jamais aperçu, en sortant du théâtre, ce jeune homme au corps disloqué par un accident de la vie ? Comme beaucoup de mes collègues, j'ai dû passer cent fois devant lui sans vraiment lui prêter attention, trop fatigué que j'étais après le spectacle et pressé de rentrer au bercail après une dure journée.

Pourtant, un soir sans doute plus paisible qu'à l'habitude, je m'arrêtai non loin de lui et pris le temps de l'observer. Installé juste à la sortie des tourniquets, son handicap, dont il s'était apparemment fait un allié, imposait une certaine présence. Un gros carnet et le programme du jour à la main, il abordait tout le monde sans crainte. Il semblait connaître les gens depuis longtemps tant il les félicitait avec aisance. Il serrait ainsi la main du plus simple choriste comme celle du plus célèbre chanteur avec l'assurance d'un homme politique et prenait parfois des photos. Personne n'osait lui refuser un autographe, des regards bienveillants le rassuraient sur ses privilèges. Toujours impeccablement habillé, il dégagait une inexplicable grâce qui le faisait accepter par chacun.

Comment ne pas vouloir en savoir plus long sur l'histoire de ce passionné qui ne ratait pas une seule générale ?

Après plusieurs semaines d'investigations, je tombai enfin sur un collègue qui connaissait bien le passé de Jean-Daniel. Il accepta de me le dévoiler lors d'un après-midi, entre deux services de répétition.

Malgré son allure de jeune homme, Jean-Daniel approchait de la cinquantaine. Ses yeux dans son visage d'ange sans ride cherchaient sans cesse le regard de l'autre et un sourire

Marguerite

Tiens, le gardien met les pendules à l'heure ! C'est vrai, cette nuit on passe à l'heure d'hiver. Chaque année, c'est le même cirque, on fait semblant d'économiser de l'énergie en vivant dans le noir dès le réveil et très tôt dans la soirée, histoire de bien déboussoler la nature. Ceci dit, pour moi, tout ça, c'est du pareil au même, le temps m'importe peu ; enfin celui que les humains perdent. Ce fameux temps, à une époque c'était moi qui le fractionnais ; on comptait sur mon savoir-faire pour le régler, le compartimenter. Aujourd'hui, je le regarde passer sans que cela change grand-chose et plus personne ne s'en préoccupe.

Du haut d'une étagère, dans ma vitrine, je peux voir toutes les salles. Certains jours, ça bouge dans tous les sens : des enfants, leurs parents et des touristes surtout. Il n'y a que moi qui reste immobile. Il y a quelques années, mon balancier se dandinait tous les jours. Les années m'ont forcé à le freiner et l'on m'a mis au rebut, objet de collection, nid à poussière. Pourtant, bien soigné, j'étais fait pour durer indéfiniment.

J'oublie de me présenter – j'ai tendance à négliger les civilités en vieillissant. Je suis un métronome, un de ceux de la toute première génération, qui avait été fabriqué sur le modèle de 1816. Oui, je sais, on a déjà beaucoup écrit sur les métronomes, et tellement mal parfois ! Encore un qui veut parler de lui et de ses expériences, allez-vous penser, mais attendez de découvrir mon histoire.

J'ai été entièrement fait à la main, mon corps est de bois et mon système d'horlogerie a été soigneusement calibré en Autriche. Je pense être de la race des métronomes la plus noble